
Alan DUBEN et Cem BEHAR, Istanbul
Households, Marriage, family and fertility.
1880-1940, Cambridge, Cambridge University Press,
1991, 277 p.

Olivier BOUQUET

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/cemoti/126>

DOI : 10.4000/cemoti.126

ISSN : 1777-5396

Éditeur

AFEMOTI

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1997

ISSN : 0764-9878

Référence électronique

Olivier BOUQUET, « Alan DUBEN et Cem BEHAR, Istanbul Households, Marriage, family and fertility. 1880-1940, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, 277 p. », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* [En ligne], 23 | 1997, mis en ligne le 01 mars 2005, consulté le 04 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/126> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cemoti.126>

Ce document a été généré automatiquement le 4 décembre 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Alan DUBEN et Cem BEHAR, Istanbul Households, Marriage, family and fertility. 1880-1940, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, 277 p.

Olivier BOUQUET

- 1 Istanbul Households est à placer au rang des contributions majeures à l'histoire sociale de la Turquie. Il s'agit de la première synthèse d'histoire de la famille qui associe de manière heureuse des approches scientifiques différentes. Car si les deux auteurs ont ceci de commun qu'ils s'intéressent depuis quelques années à la famille, Cem Behar l'avait jusqu'ici étudiée sous l'angle de la démographie historique¹, alors que Alan Duben avait davantage fait sienne une approche anthropologique fondée sur l'étude de la parenté². Or, le croisement rigoureux des méthodes, la confrontation novatrice des approches entrepris dans cet ouvrage sont précisément ce qui fait sa richesse. Il en ressort que l'histoire sociale a tout à gagner de la multidisciplinarité aussi bien dans l'élaboration de ses concepts que dans la définition de ses objets d'étude.
- 2 L'ouvrage éclaire d'un jour nouveau un thème pourtant classique : celui de la modernisation de la Turquie de la fin de l'Empire aux débuts de la République. Il enrichit en effet la problématique historiographique communément admise en l'inversant. Autrement dit, plutôt que d'étudier les évolutions sociales à partir des événements politiques ou des sphères du pouvoir, les auteurs partent des structures sociales qu'ils analysent avec rigueur et circonspection sous l'angle précis de la famille. Ils en viennent, au terme de leur étude, à la conclusion suivante : la Turquie est, entre 1880 et 1940, le théâtre d'un "changement de civilisation" global. Une telle conclusion est la réponse à un constat troublant, à une double interrogation soulevée dès le début de l'ouvrage : pourquoi Istanbul est-elle la seule ville du monde musulman qui connaisse une baisse de son taux de natalité à la fin du XIX^e siècle ainsi que des

changements radicaux de sa vie familiale ? Pourquoi le reste de l'Empire ottoman, puis de la Turquie échappent-ils à cette modification des comportements familiaux ?

- 3 En bons historiens, les auteurs consacrent tout un chapitre à la présentation des sources. Celles-ci sont riches et diverses : données quantitatives, sources écrites, témoignages, photographies, interviews. Elles offrent donc la possibilité d'un traitement croisé et contradictoire de l'information. Et Behar et Duben d'insister à plusieurs reprises sur la nécessité épistémologique de confronter les sources afin d'affiner les analyses, d'étoffer les conclusions. Ainsi manient-ils avec précaution les données tirées de leur source principale, les recensements de 1885 et 1907 que Cem Behar connaît bien³. Ils en reconnaissent toute la richesse sociologique. Les données sont en effet nombreuses et considérées comme fiables. On y trouve mentionnés : activités (söhret, sifât, sanat ve hizmeti), relations de parenté, religion, date et lieu de naissance, sexe, nom du père et de la mère, statut marital. Mais les auteurs sont bien conscients des insuffisances que présentent ces sources. D'une part, elles ne permettent d'effectuer aucun calcul de mortalité ; et il est regrettable de traiter de la famille sans pouvoir disposer de données globales sur la mortalité infantile. D'autre part, elles n'offrent pas la possibilité d'une comparaison diachronique, les listes de 1927 et 1935 n'étant malheureusement pas disponibles.
- 4 Les informations dégagées n'en demeurent pas moins éminemment précieuses. Les auteurs les utilisent afin de reconstituer un "framework" économique et social définissant l'Istanbul de la fin de l'Empire. Ils montrent à quel point des réseaux se constituent à diverses échelles, qu'il s'agisse de la ville dans son ensemble ou des quartiers (mahalle). Ces réseaux sont modélés par les comportements démographiques en général, par les flux migratoires et les mobilités intra-urbaines, en particulier. Ils désignent la ville comme le lieu privilégié d'une redistribution spatiale permanente, d'une appropriation sociale du territoire. Sont cités comme exemples les nouveaux quartiers de Nisantasi et Sisli. Il faut souhaiter que cette approche novatrice dans l'historiographie turque servira de modèle à de futures études microspatiales.
- 5 Tout aussi novateur est le chapitre consacré aux structures familiales. On y reconnaît la marque imprimée ces dernières années par Alan Duben à l'étude de la parenté turque. Celui-ci fait un sort définitif à certaines idées communément admises. Ainsi démontre-t-il que la famille stambouliote, loin d'être élargie, est en fait de type nucléaire, contrairement à ce qu'ont pu soutenir certains démographes comme Emmanuel Todd⁴. Il cherche d'autre part à situer "the Istanbul household formation system" dans le cadre de la typologie élaborée avant lui par John Hajnal⁵. Une conclusion intéressante naît de cette approche : Du fait de l'écart qui existe entre les âges moyens du mariage féminin (21-22 ans) et masculin (29-30 ans), il apparaît que le ménage stambouliote relève plus d'un modèle dit "méditerranéen" (écart d'âge important, mariage masculin tardif) que d'un modèle de type "oriental" (écart tout aussi important mais mariage précoce).
- 6 Toutefois, certaines questions suscitées par la lecture de ce passage restent sans réponse : comment situer la famille stambouliote au regard des différents modèles élaborés par les anthropologues ? Plus précisément, faut-il voir dans celle-ci le lieu d'un recoupement entre un modèle communautaire exogame consubstantiel à la civilisation turque (mais en cours d'éclatement) et un modèle nucléaire égalitaire de type occidental (en progrès) ? Des études régionales pourraient apporter des éléments de réponse.

- 7 Le mariage est sans doute le thème central du livre. C'est en tout cas le plus stimulant pour qui s'intéresse aux méthodes de l'histoire sociale, pour qui est sensible à l'écart d'interprétation que peut nourrir l'utilisation de sources différentes. Ainsi, C. Behar et A. Duben comparent les conclusions qu'ils tirent de l'analyse successive des témoignages écrits d'une part, de sources quantitatives d'autre part. Dans les romans et les journaux (Sabah, Vakit..), deux thèmes dominants émergent : le mariage est présenté comme relativement précoce (vers 20 ans) ; il relève de plus en plus du choix individuel. Or, d'aucuns se contenteraient ici de ces conclusions, franchissant allègrement le pas entre la lecture de thèmes romanesque et l'établissement de vérités historiques, proposant alors une histoire des représentations du mariage, dans le meilleur des cas, une histoire du mariage, dans le pire. Mais les auteurs évitent ce biais. Ils établissent que les conclusions tirées de l'analyse des sources quantitatives sont radicalement différentes : l'âge du mariage est bien plus tardif ; il varie fortement selon les sexes ; l'institution reste encore largement sous le contrôle des familles. Il est un fait encore plus étonnant que les témoignages écrits ne mentionnent pas : la rareté de la polygamie. Cette pratique ne concerne que 2,9 % des hommes en âge de se marier.
- 8 Il y a là matière à réfléchir pour qui ferait encore bon marché des méthodes quantitatives. Car elles seules permettent de faire la distinction entre les réalités sociales et les interprétations que s'en font les acteurs. C'est toute la leçon du chapitre V intitulé judicieusement "Mariage age and polygyny : myths and realities". Une histoire des représentations, élaborée à partir des romans, une histoire de l'opinion publique, constituée à partir des périodiques et journaux, ne sauraient revendiquer le statut d'"histoire globale" de la famille.
- 9 Toutes les précautions méthodologiques sont donc prises avant que les auteurs n'avancent, en guise de conclusion générale, l'hypothèse d'un "changement de civilisation". Ce changement ferait d'Istanbul un cas unique dans le monde musulman. Il a deux dimensions, l'une démographique, l'autre culturelle : les deux faces d'un même phénomène, l'europanisation. Si donc, la natalité, faiblit à Istanbul à la même époque que dans certains pays européens, c'est que contrairement à ce qui est communément admis, le planning familial et les méthodes contraceptives y font leur apparition bien avant que ne débute le XXème siècle. Mais encore, le changement culturel accompagne l'évolution démographique. Sur ce point précis, les auteurs enrichissent leur approche de manière intéressante. Leur démonstration sollicite ici l'appui de ce que les historiens appellent la "culture matérielle" : à partir de l'analyse des changements des objets et instruments de la table, de la percée d'une nouvelle commensalité *alafranca*, les auteurs, à la manière de Norbert Elias, identifient l'émergence d'une "Civilisation des moeurs". Autre apport, qui serait davantage à ranger du côté de l'histoire des mentalités, ils montrent en quoi l'europanisation affecte aussi les rapports maris-femmes et parents-enfants.
- 10 Cet ouvrage présente donc l'intérêt majeur de faire la part belle à un domaine encore trop négligé par l'historiographie turque : celui des comportements démographiques, des structures du quotidien, des habitudes physiques et mentales. Bref, des phénomènes à travers lesquels une société se transforme. Cette approche est très utile. Comment, en effet, s'ils n'avaient veillé à opérer tout au long de l'ouvrage un balancement circonspect entre réalités démographiques et perceptions sociales, les auteurs auraient-ils pu faire un sort définitif à toute une série de mythes démographiques préjudiciables et pourtant tenaces ? Comment, s'ils n'avaient intégré à

leur étude certains travaux qui ont fait date, auraient-ils pu percevoir les mutations lentes qui affectent les structures familiales ? Je veux parler ici des apports de l'Ecole de Cambridge qui ont considérablement renouvelé l'étude anthropologique de la famille (John Hajnal, Peter Laslett..).

- 11 Toutefois, le portrait de la famille turque qui se dégage de l'ouvrage demeure peut-être incomplet. Une problématique qui fonde la spécificité de celle-ci reste inexplorée : celle qui insiste sur l'articulation entre espace et identité, celle qui met l'accent sur le lien entre le territoire urbain et les pratiques sociales produites par ce territoire, celle qui montre à quel point les références spatiales sont des repères fondamentaux dans le temps collectif, dans le temps des générations. C'est là un thème qui a pourtant été largement traité ces dernières années ; par les géographes qui ont défini des instruments conceptuels précieux comme le "territoire", espace produit, espace de régulation sociale dominé par différents "usages" (appropriation, exploitation, communication, gestion...), d'une part ; par la sociologie urbaine, et en particulier l'Ecole de Chicago dont les représentants ont construit d'intéressants paradigmes (entre autres, Hoyst, Harris et Ullman), d'autre part. L'historien aurait le plus grand intérêt à s'inspirer de ces modèles afin d'élaborer une méthode d'analyse prosopographique, sans laquelle il semble vain de vouloir percevoir le devenir de la famille turque⁶.
- 12 Il bénéficierait alors de l'appui considérable qu'offre désormais l'ouvrage stimulant de Cem Behar et d'Alan Duben. A condition, toutefois, d'en retenir deux conclusions. La première, que la modernisation de la société turque ne s'est pas faite contre la famille, mais avec elle, par elle. La seconde, qu'on ne peut aujourd'hui envisager la famille sans intégrer aux aspects classiquement abordés par les historiens et les sociologues - démographie, mariage et divorce, vie privée, rôles familiaux, rapports Etat-famille - des thèmes plus spécifiquement anthropologiques : place et rôle de la parenté dans l'organisation du champ matrimonial, lignages, transmission des biens tant matériels que symboliques, cycles de la vie familiale.
- 13 Souhaitons que la conjugaison de ces deux principes puisse, dans un avenir proche, présider à la constitution d'une histoire sociale de la famille turque.

NOTES

1. Il vient de publier un instrument de travail indispensable à toute analyse de démographie historique, qui est une véritable mine d'informations : *Osmanli İmparatorluğu'nun ve Türkiye'nin Nüfusu. 1500-1927*, Ankara, Devlet İstatistik Enstitüsü, 1996.
2. Il développe cette approche dans "The significance of family and kinship in urban Turkey" in Ç. Kagitçibasi, ed., *Sex Roles, Family and Community in Turkey*. Bloomington, Ind, 1982 ainsi que dans "Understanding muslim households and families in late Ottoman Istanbul", *Journal of Family History*, 15, 1, 1990, 71-86.

3. Cf. Cem Behar "The 1300 and 1322 tahrirs as sources of Ottoman historical demography" *Bogazici University Research Paper*, Istanbul, 1985.
 4. On ne peut plus considérer aujourd'hui, comme Emmanuel Todd dans *La Troisième planète* (Paris, 1983) que la famille turque appartienne au modèle communautaire endogame.
 5. Cf. John Hajnal, "Two Kinds of Pre-industrial Household Formation System", in *Family Forms in Historic Europe*, Cambridge, 1983.
 6. C'est ce qu'on peut souhaiter à Cem Behar dans l'étude qu'il mène actuellement sur le mahalle de Kasab Ilyas.
-

RÉSUMÉS

En se lançant dans une synthèse originale d'histoire sociale portant sur la famille turque, l'ouvrage répond à une double interrogation : pourquoi Istanbul est-elle la seule ville du monde musulman qui connaisse une baisse de son taux de natalité à la fin du XIXe siècle, d'une part ? Et pourquoi le reste de l'Empire ottoman puis de la Turquie républicaine échappent-ils à cette modification des comportements familiaux ? La réponse associe une approche anthropologique des structures de la parenté et du mariage à une étude précise de démographie historique. Cette double méthode permet de reconstituer les "réseaux" stambouliotes et les mobilités intra_urbaines qui les organisent. Elle montre que la famille stambouliote est en train de connaître un processus d'eupéanisation qui affecte ses comportements démographiques autant que ses pratiques culturelles.